

Avis de déluge

Pulsionnel, dispositif : mots issus du lexique de la métapsychologie freudienne. « L'hypothèse la plus simple et la plus commode sur la nature des pulsions serait qu'elles ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles ne doivent être considérées que comme mesure du travail demandé à la vie psychique », écrit Freud dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*. Hypothèse de physique dynamique.

Le corps humain est « stimulé » par des « excitations sporadiques et externes », une odeur, un goût, des couleurs, des sons, un toucher. L'organisme transforme l'énergie ainsi introduite en influx nerveux et l'« écoule » en actions propres à supprimer l'excitation quand la stimulation est pénible ; à la répéter quand elle est agréable. Processus stimulus-réponse, dont le modèle vient de la psycho-physique de Weber et Fechner, mais avec *feed back* : ce sera le principe de la cybernétique de Wiener. Le vivant est considéré comme une machine programmée pour transformer de l'énergie en vue d'optimiser ses rapports avec son milieu.

Avec l'hypothèse « pulsionnelle », Freud complique le tableau sèchement mécaniste. D'abord, la pulsion n'a pas sa source au-dehors, comme la stimulation par excitation ; elle est au contraire

« endosomatique », « dans un organe ». Ensuite, la stimulation par pulsion est constante, tandis que les excitations issues du milieu sont « sporadiques ». La source pulsionnelle « s'écoule de façon continue ». Enfin, l'existence des pulsions ne peut pas être attestée si ce n'est par leurs effets psychiques. La pulsion « est » sa « représentance (*Repräsentanz*) psychique ». Le modèle du réflexe est ici inapplicable : la liquidation de l'énergie pulsionnelle, d'origine endosomatique, demande toujours du travail à la psychè. À défaut d'identifier la qualité de la pulsion, on peut mesurer sa quantité grâce au travail psychique qu'elle exige pour sa transformation. Ce que Freud nomme « appareil psychique » (notre « dispositif ») est encore pensé à titre de transformateur d'énergie ; mais l'énergie pulsionnelle est interne, elle exerce sa pression continûment, et elle ne peut pas être « liquidée » sans activer des représentations. Dans ces conditions, l'issue paraît devoir être précaire.

Une fleur qui est en train de pourrir sur votre table, vous la jetez. Mais si de vos poumons mêmes émane une odeur de pourri qui se répand sur le monde ? Ou de votre foie une mélancolie ? Vous ferez de l'asthme, une hépatite ? Mais aussi bien une œuvre musicale, peut-être, d'inspiration céleste, ou des poèmes essouffés, des aquarelles diaphanes, de la xénophobie, de l'irénisme. La pulsion ne s'élimine pas comme une stimulation d'origine externe parce qu'elle n'a pas ses voies efférentes toutes prêtes. La physiologie du corps organique ne suffit pas à en régler la décharge.

Le pulsionnel est « un fleuve », écrit Freud, qui cherche son débouché. Il n'a pas, au moins pour un temps, de cours « naturel ». Il peut se trouver un estuaire n'importe où sur la carte du corps. C'est à quoi travaillent les représentations. Le psychique n'est, de ce point, qu'affairement à canaliser le flux erratique, pressé par l'angoisse de l'inondation.

Telle fut en chacun, et qui lui reste inconnue, l'étrange épreuve de l'enfance : l'errance quant aux zones où diriger la crue, les errements. Les excitations externes qui affectent alors le corps *infans* ne font que désigner à la pulsion des issues de décharge, au hasard. Devenir grand, c'est apprendre à canaliser le flot pulsionnel vers certains débouchés en lui barrant l'accès aux autres. La disposition conforme à la loi sociale se conquiert par ce travail d'ingénieur hydraulicien. Ainsi de la gloire du pharaon et de la puissance égyptienne, dues au contrôle des crues du Nil. Le dispositif psychique se soutient de refouler un débordement menaçant.

Freud appelle cette coulée « le sexuel », « l'infantile », ou *libido*. Elle trouve ses bouches normales, au sens physiologique et social, tardivement, après la puberté, dans l'issue génitale. Montée des eaux et ouverture des vannes, tension et détente, la pulsation pulsionnelle du plaisir, que dit l'allemand *Lust* et qu'actualise le coït, est à la fois conforme au destin phylogénétique (la perpétuation de l'espèce), à l'organisation physiologique de l'individu (la fonction sexuelle née avec la puberté) et enfin, sous la condition d'un « bon choix » d'objet, à la distribution des rôles entre les deux sexes telle qu'elle est fixée par la structure de la parenté.

Cependant, le fluide infâme s'est trouvé bien d'autres évasures sur les zones du corps et dans les représentations avant de se laisser canaliser, tant bien que mal, vers l'estuaire génital. Considérée du point de sa finalité dite normale, l'erratique pulsion (l'érotique) est nommée perversion. L'infantile en appelle à toutes les manières possibles du *Lust*.

« Le sexuel » freudien est la puissance du tout, de jouir de tout : le péché d'origine, la consommation du fruit divin, innocent défi au tout-puissant. L'angoisse du débordement bientôt appelle d'elle-même le châtement, la chasteté, la castration : perte du Paradis (des amours enfantines). En termes d'hydrodynamique, le fleuve pervers demande sa régulation par barrages, écluses et remblais. Une partie de l'énergie sans qualité est asservie à bâtir le dispositif de sécurité. C'est une règle commune aux systèmes qu'une part des forces dont il dispose s'use à maintenir les différences internes qui le constituent, et si possible, à augmenter sa différenciation, afin d'optimiser ses performances vis-à-vis du monde extérieur. Ainsi de la psychè, pensée et corps, entité fragile en alerte permanente à l'intérieur, épisodique au-dehors.

En représentant l'« appareil psychique » sur le modèle d'un système énergétique, Freud faisait plus qu'une comparaison. Il greffait directement la dynamique qui affecte les âmes sur celle des corps « inertes », vivants ou sociaux. Toute matière est de l'énergie concrétisée en système. Certains systèmes sont énormes, les galaxies ; d'autres, les unicellulaires terrestres, sont infimes. Leur complexité varie de l'assez probable au très improbable (le cerveau du bipède terrien, né toujours avant terme). Mais tous soumis au principe d'entropie : quand l'énergie afférente vient à manquer, la différenciation interne ne peut pas être maintenue, et le système disparaît dans la « soupe » du plus probable : le chaos. En 1920, Freud prend en compte le principe

de la thermodynamique : le déluge pulsionnel, après tout, soulage parfaitement le système de la tension, du travail d'endiguement, et de l'angoisse : il l'anéantit. Éros, éponyme de la complexité, ne fait que retarder le moment du naufrage. Le fleuve apporte à l'appareil la vie, il l'emporte à la mort.

Appliquée aux vivants, l'hypothèse systémique venait à Freud de Darwin et de Spencer. Ceux-ci la tenaient des sociologues et économistes libéraux, Malthus, Smith et Ricardo. Les communautés humaines sont, comme tout système, en danger de périr par manque d'énergie exploitable, quel qu'en soit le motif. Le capitalisme libéral a, sur toute autre organisation collective, l'avantage désormais irréversible de pouvoir élever sans limite la qualité de ses performances et d'accroître sa compétitivité. Car il est programmé pour capter de nouvelles énergies naturelles et pour mobiliser à plein rendement les forces de travail humaines.

Le système doit cependant consentir à régir ses déficits et ses profits par des opérateurs de distribution de l'énergie. La loi du marché doit rester le régulateur principal puisque la concurrence pousse l'ensemble du système à élever sa performativité. Des tempéraments doivent cependant être apportés à la compétition sauvage afin, notamment, de rendre le système tolérable aux humains qui le composent. La grande crise, qui éclata en 1929 mais se préparait depuis plus d'une décennie, montra l'urgence d'une gestion préventive (« dirigiste ») de ces désordres, et à l'échelle internationale.

Il parut évident que le capitalisme mondial devait trouver d'autres remèdes à ladite surproduction que la spéculation, le chômage, les totalitarismes et, finalement, le massacre d'une soixantaine de millions d'humains. Après sa reconstruction, le système a fonctionné dans l'euphorie de sa croissance et l'oubli de ses crimes. Mais voici qu'il se heurte au tournant du millénaire ; et pour longtemps, à une double menace mortelle : la nécessité d'intégrer et d'employer les énergies potentielles localisées dans le Tiers-Monde et dans ce qui reste du Deuxième après l'implosion de l'empire soviétique, d'une part ; et de l'autre, l'urgence de régler la question, interne cette fois, de l'emploi dans les régions du monde dites développées où l'avancée technoscientifique rend définitivement inutile une partie toujours plus importante de la force de travail humaine traditionnelle. Elle réclame juste des cerveaux et des doigts habiles au clavier.

C'est encore l'angoisse du déferlement d'énergie indifférenciée : le « sexuel » déchaîné à l'échelle du monde humain, le déluge des

pulsions sans issue, et la submersion du système. Tous les barrages opposés à la marée montante portent la marque de *cette* angoisse : les étrangers, les inconnus, les parias, tout ce qui prolifère, qui n'a pas de domicile fixe ni d'emploi, ce qui cherche à s'installer dans les interstices du système et à s'insérer dans son temps pour y trouver un lendemain, tout ce qui se presse hors scène est filtré, refoulé, parfois forclos, rejeté à l'obscurité de la pulsion errante.

L'enjeu du ou des siècles à venir paraît défini : réorganiser les dispositifs de canalisation des forces, lever les inhibitions, préparer le système à admettre beaucoup plus d'énergies que celles dont il dispose à présent, et pour cela, accepter de dépenser une part de celles-ci afin de rendre celles-là utiles. Question d'éducation, encore une fois, à l'échelle de l'espèce, question d'économie politique et culturelle. Il faudra détruire ce qui reste des cultures non capitalistes, considérées inévitablement comme des « théories infantiles » et des pratiques sauvages ou barbares, et incorporer les peuples déshérités dans le marché mondial. Et, à l'intérieur, en même temps redistribuer l'emploi en diminuant la durée du travail hebdomadaire. Et encore, freiner partout la croissance démographique. Qui peut dire qu'un pareil défi sera relevé, et comment ? D'autres massacres pourront-ils être évités ? Le principe d'un droit inter-national n'apparaîtra-t-il pas bientôt inapproprié à une « bonne » conduction des flux ?

Supposons que ces problèmes d'économie politique des forces soient résolus à l'échelle mondiale. Ceux que pose l'économie libidinale du système alors triomphant sur toute la planète n'en paraîtront que plus évidemment. S'il y a un Tiers-Monde et un Deuxième, c'est qu'un Premier-Monde s'est formé, l'Occident (Japon compris), résolu à tout savoir, à pouvoir et avoir tout, à être tout. Qui déverrouille peu à peu tous les interdits et laisse s'écouler les eaux pulsionnelles en leur ouvrant tous les canaux possibles. La seule « loi » de cette hydraulique complexe est fort simple, consensuelle du reste, « démocratique », mais, condition *sine qua non* du passage des flux : c'est que ceux-ci fassent travailler le système. Un travail qui accroît sa performativité. La dépense pulsionnelle est bonne si elle peut être échangée, c'est-à-dire « productive », et la jouissance si elle peut être réinvestie. Baudelaire et Marx nommaient Prostitution cette condition capitaliste. Un siècle après, nous, les favorisés, nous sommes accommodés de la profusion perverse des offres et des demandes. De l'appel incessant à passer à l'acte tout de suite (le « temps réel » de Virilio), le *Call now*